

XYZ. La revue de la nouvelle

Soir de théâtre

Julie Tremblay



Numéro 110, été 2012

Cri : du coeur, de la conscience, de la chair

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, J. (2012). Soir de théâtre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (110), 73–75.

Soir de théâtre

Julie Tremblay

ILS S'ÉTAIENT PARÉS de leurs plus beaux atours pour l'événement. Des manteaux en mouton de Perse, d'immenses chapeaux de feutre garnis de plumes de Quetzalcóatl, des écharpes en soie brute importées d'Inde et des complets en laine d'alpaga s'étaient agglutinés devant la porte du théâtre Aux mille visages pour la grande première du samedi soir.

Dans les journaux, on avait dit que ce serait l'événement du siècle, vraiment, la découverte de l'année, du jamais vu. En réalité, personne encore, pas même les journalistes, n'avait vu ce spectacle ni son interprète et il restait, aux yeux de tous, un mystère complet. C'est pourquoi chacun s'était donné comme mot d'ordre d'être là, sans faute, pour voir cette chose en grande première, de ses propres yeux, en direct.

C'était l'automne et, dehors, il faisait très froid. Le garçon au guichet était seul comme toujours, mais jamais il n'avait eu affaire à une foule aussi imposante. Les gens s'impatientaient de plus en plus à mesure que le froid leur pénétrait les os et le garçon avait à peine le temps de rendre la monnaie aux spectateurs qu'ils lui arrachaient les billets des mains et se précipitaient dans la salle en courant. Dans la mêlée, une vieille dame un peu enrobée avait trébuché sur le rebord d'un tapis. Elle s'était retrouvée étendue par terre, entourée du contenu de son sac à main qui s'était répandu sur le sol du hall d'entrée. Pendant que son mari peinait à relever la malheureuse, tout ébouriffée, les autres spectateurs, dans leur hâte, lui marchaient littéralement dessus.

Le grand théâtre *Aux mille visages* était rempli à craquer. Non seulement la crème de la société était là — les riches de la ville, les élus, les artistes en vogue —, mais aussi plusieurs habitants des villages et des villes alentour qui avaient cassé leur tirelire pour pouvoir assister au spectacle. Certains avaient parcouru plus de 500 kilomètres pour arriver jusque-là, et 73

certaines mères de famille avaient même amené leurs enfants, n'ayant pu trouver de gardiennes disponibles.

Au plafond, les grands lustres de cristal veillaient sur cette masse de monde. Tous gardaient un œil sur le rideau de velours rouge qui bougeait de temps en temps : il ne fallait rien manquer. Les maris grognons attendaient, les bras croisés, le début du spectacle tandis que les femmes, fières, se complimentaient sur leurs coiffures, leurs bijoux ou leurs vêtements. Puis, soudain, les lumières s'éteignirent.

Au loin, on distingua une rumeur de musique qui s'approchait de plus en plus. Les spectateurs écoutaient, attentifs. Le noir était total. La musique s'intensifia et s'intensifia encore jusqu'à atteindre un volume presque insupportable, avant de cesser complètement.

On entendit le bruit du vent. Un vent puissant qui se plie et se retourne et craque et décélère et emporte avec lui, vers la mer, quantité de feuilles mortes.

On entendit les rires d'un couple, des « je t'aime », des insultes.

On entendit le chant des tourterelles. Le piano endiablé de Rachmaninov, les cris d'un nouveau-né, le vrombissement des voitures, des bruits de pas puis une respiration essoufflée.

Dans la salle, les spectateurs retenaient leur souffle.

Sur scène, on alluma les lumières.

Un torrent de couleurs — bleu, gris, noir, jaune, orange — se déversa dans tout le théâtre et fit des volutes au plafond. On distingua des ombres humaines qui allaient et venaient, se fondaient dans les couleurs puis reprenaient des formes inquiétantes, mi-humaines, mi-animales. On vit des oiseaux blancs qui filaient à toute allure vers le fond de la salle, comme pour s'échapper d'un mauvais rêve, et des yeux, des yeux sans prunelles qui avaient l'air si effrayés que tout le monde resta cloué sur sa chaise. On vit des bouches aux dents acérées qui s'esclaffaient d'un rire démoniaque, qui mordaient et déchiquetaient des proies invisibles comme si elles n'avaient pas mangé depuis des mois. On vit des crânes aux fronts démesurés flotter comme des ballons sur des vagues de toutes les

couleurs et des mains aux longs ongles qui s'agrippaient aux grands rideaux rouges, aux lumières et au balcon avant de perdre, un à un, tous leurs doigts. On vit un paysage, une passerelle, et tous eurent peur d'y être aspirés, emportés en un grand tourbillon. Puis les couleurs s'estompèrent et, enfin, le cri cessa.

Devant les chapeaux en miettes, les sacs à main éventrés, les lambeaux de soie qui traînaient par terre et les visages médusés des spectateurs, Edvard Munch s'étonna. Il avait crié si fort qu'il s'en était arraché les amygdales.